

## Le fabricant de poupées

La porte d'entrée se referme derrière moi, le loquet automatique se remet en place. D'un geste négligé, je laisse tomber mon parapluie ruisselant dans un coin. *Tant pis pour le sol.* Mes chaussures finissent rapidement au même endroit, de même que ma veste. Je rangerai plus tard.

Je m'avance dans le couloir sombre, les yeux fixés sur la porte en bois qui termine. Mes jambes bougent lentement, sans même faire attention à la pluie qui dégouline de mes cheveux. Un miaulement rauque me fait tourner la tête sur le côté. *Ah, c'est vrai.*

Charcoal me fixe de ses yeux ambrés, commençant à s'impatienter devant sa gamelle. Je sors la pâtée que je viens d'acheter de mon sac et vais poser le reste des courses sur le comptoir. Un ouvre-boîte récupéré, la conserve ne reste pas longtemps fermée. Charcoal se frotte à mes jambes, un ronronnement commençant à se faire entendre, accompagné de réclamations de plus en plus vocales.

“Oui, oui”, soufflais-je en remplissant son bol, “Tais-toi avant de le réveiller”.

L'animal se jette sans plus attendre sur la nourriture. Je lui fais quelques caresses et me lève. L'horloge affiche déjà 21 heures. *Retourner au magasin m'a fait perdre plus de temps que je pensais.* J'accélère. Je prends le reste de mes trouvailles et me dirige d'un pas rapide dans le couloir.

Cette fois je ne m'arrête pas.

Je passe devant la chambre sans ralentir, abandonnant l'idée d'en saluer l'occupant. Je n'ai pas de temps à perdre et mieux vaut ne pas le réveiller.

Arrivé devant la porte foncée, ma main saisit la poignée et l'enclenche légèrement. La pièce est plongée dans l'obscurité, seul un mince rayon de lumière arrive à outrepasser les rideaux et à éclairer faiblement la pièce. Je referme délicatement derrière moi, essayant de ne faire aucun bruit. La pièce est toujours dans le même

état : des livres et des feuilles volantes traînent partout, quelques vêtements sont abandonnés par terre. J'avance à taton vers l'immense établi qui trône au fond de la pièce et manque de trébucher sur un outil oublié sur le sol. Un juron m'échappe avant que je ne le ramasse.

Une fois la table atteinte, je m'empresse d'allumer la lampe pour y voir plus clair. *Maintenant, j'ai tout ce dont j'ai besoin.* Je vide mon sac sur l'établi : des fils, de la corde, des tissus et toute sorte de matériaux en tombent. Je ne perds pas une seconde et me lance dans le travail.

Je pousse sur le côté les pièces déjà finies. De la main droite je récupère un nouveau morceau d'étoffe et m'attelle à lui faire prendre forme. Je trace les délimitations avec un stylo. Ensuite, il est temps de découper la forme requise. "C'est plus épais que je pensais", murmurai-je en fronçant les sourcils. Je force un peu plus jusqu'à atteindre le résultat voulu. Je finis par coudre les bords, afin que le rendu soit excellent. J'examine le bras que je viens de fabriquer, satisfait de ce que je tiens. Je me lance dans la partie la plus délicate : la conception des doigts. Je ne suis jamais serein sur cette étape, il faut être très minutieux. Un fil de travers et c'est foutu. Je prends mon temps, tout le temps qu'il faut pour réussir.

Je laisse échapper le souffle que je retenais après avoir finalisé les points de couture. Le bras est fini.

Je répète tout le processus une deuxième fois, et voilà. J'ai terminé les quatre membres. Je prends une minute pour admirer les heures de travail déjà passées sur ce projet. *Elle sera parfaite*, me dis-je en souriant.

Je me lance maintenant dans la confection du torse. Je choisis un large tissu, de nouveau assez épais pour qu'il ne se déchire pas lorsqu'il sera manipulé. Le rituel recommence : délimiter, tracer, découper, coudre. Mes mains bougent toutes seules, comme possédées d'une âme propre. Je ne pense plus à rien et les laisse mener la danse. Les secondes, puis les minutes, s'écoulent petit à petit. D'un geste rapide, j'essuie la sueur sur mon front. Terminé.

L'assemblage de tous ces morceaux se fait plus rapidement, la dextérité est acquise. Je m'applique pour les lier. Mais avant, je récupère sur une étagère les tiges de fer. J'en sélectionne une qui n'est ni trop longue ni trop courte, et l'insère profondément dans un des bras. Elle se plie et se modèle sous mes doigts. Grâce à elle, j'attache le membre au torse. Il ne manque plus qu'à coudre l'articulation pour relier les deux morceaux. Une fois refermé, le bras peut se mouvoir exactement comme le ferait celui d'un vivant : je n'ai qu'à le déplacer dans la position désirée. Bientôt, les trois autres membres sont aussi figés autour du buste.

Gardant le meilleur pour la fin, je décide de fouiller dans les plus beaux tissus que j'ai. Lequel choisir ? Le vert est sa couleur préférée, mais la soie blanche lui correspond parfaitement. Et pour faire quoi ? Un costume, ou une simple chemise ? Je me concentre et tente de choisir au mieux, mais mes doigts agrippent déjà un tissu noir à l'écart. Un costume, ce sera bien. Je ressors un vieux patron fourré dans un tiroir et rebelote : on coupe, on épingle, on coud. En un rien de temps, la tenue est prête.

En face de moi, l'horloge indique plus de 3 heures. L'idée de finir ma création plus tard me traverse l'esprit, mais c'est impossible. Tout doit être prêt demain.

Je me lève de ma chaise et m'étire. *Bon, une petite pause ne fera pas de mal*, me dis-je. Je me retourne et sors de l'atelier en prenant garde à bien fermer derrière moi. Il ne manquerait plus que quelqu'un entre et se gâche la surprise.

Je n'hésite pas et me rend dans la cuisine, ne faisant aucun bruit dans le couloir. Je pousse la porte et lance un café. En regardant le liquide couler, je ne peux m'empêcher de penser à lui et un sourire tendre se dessine sur mes lèvres. Je ne sais pas ce que j'aurais fait si je ne l'avais pas rencontré. *C'est pour ça que ce doit être parfait*. Faire une poupée qui le représente, confectionnée entièrement par mes mains, grâce à ce que je sais faire de mieux. Je ne peux pas penser à plus beau cadeau pour lui montrer que je l'aime.

Une fois revigoré, je me remets au travail. Il ne me reste plus que l'élément final, la pièce maîtresse, et ce sera enfin prêt : la tête.

Faire la forme est le plus simple. Le plus exténuant, ce sont les cheveux. Il faut les mettre un par un, les attacher, faire en sorte qu'ils ne tombent pas. Surtout, il en faut beaucoup, partout. Je prends le fil fin, l'aiguille et je plante. La même chose, encore et encore, des centaines de fois. J'appuie fort, les enfonce profondément. Il ne faut pas que ce soit bâclé. J'ai toujours aimé passer ma main dans ses cheveux. Mes doigts agiles répètent le mouvement inlassablement, j'en ai presque des crampes. Enfin, il y en a assez, pile comme il faut. Je traverse les mèches de mes doigts, la sensation est exactement la même. Je forme des petits brins de cheveux et les ramènes en une couronne de tresse autour de sa tête. *Sa coiffure préférée.*

Je me munis d'un fin pinceau entre deux doigts, de mon maquillage, puis je commence à tracer délicatement la courbe de ses lèvres. Elles sont tellement parfaites que je dois me retenir de les embrasser. Le nez, les pommettes, les sourcils : tout est saupoudré de couleur pour rendre la poupée plus vivante. Finalement, les yeux. C'est la première chose que j'ai choisie. Je les garde précieusement sur un couffin, dans une petite boîte. Je ne m'en sépare jamais peu importe où je vais. Il faut dire que si les yeux sont ratés, tout le reste l'est.

J'insère les petites billes brunes dans les creux qui leur sont réservés, je colle les paupières de sorte qu'elles restent ouvertes autant que je le veux, j'ajoute les détails. Avec une pince à épiler, je dépose en douceur ce qui vient former les cils encadrant son regard. Je leur donne forme avec mes doigts, je les façonne à ma guise, aussi justement que je le peux. Le noir que je leur applique les rend plus profonds. Et puis je regarde, j'admire.

“J'ai toujours adoré tes yeux”, je murmure doucement.

Une urgence m'anime soudain. Je dois voir l'œuvre achevée. *J'en ai besoin.* Mes pensées s'évaporent, je ne contrôle plus rien. J'ai l'impression d'avoir quitté mon corps, que ce dernier est guidé par une force autre, plus puissante que moi. Une tige est violemment plantée dans le cou. Je ne suis conscient que de mes mains, de leur force, de leur douceur. La tête est soulevée, elles peinent à la garder en l'air. Mes pieds se déplacent légèrement. Face au corps, mes doigts s'abaissent et déposent

leur trésor. Sans même avoir besoin de jeter un regard, un fil épais passé dans une grosse aiguille se retrouve dans ma poigne. Je pique. Je sors. Repique. Ressort. Le geste se répète comme une mélodie, un mantra. Le mouvement m'emporte. Je n'ai jamais été si serein. Le fil réapparaît pour la dernière fois alors que je finalise le dernier nœud.

Je relâche un souffle que je ne savais pas retenir. Mes jambes me ramènent en arrière, mais toujours assez proche pour que je puisse l'atteindre si je le désire. *C'est enfin fini*, pensais-je. Mes yeux parcourent la poupée, commençant par les pieds. Le bout de mes doigts effleure les siens, remonte délicatement le long de son bras. Je sens la peau rugueuse sous mon toucher. J'atteins une légère déformation, réplique exacte de la réalité, et me souviens d'une ancienne chute avec nostalgie. Je n'en finis plus de parcourir sa peau, de sentir son contact sous le mien.

Mon regard se fixe enfin dans le sien. Mon souffle se coupe. Ma main flotte à côté de son visage, hésitante. J'ai peur de l'abîmer, de le *souiller*. Dès que je sens sa joue sous mes doigts, mon monde se répare, ma vie reprend. "Magnifique", je murmure en traçant les tâches de rousseur qui constellent son visage.

Je soulève le corps dans mes bras, le positionnant confortablement malgré sa lourdeur. J'ai à peine le temps de cligner des yeux que je suis déjà dans le couloir sombre. Mes pas sont assurés lorsque je m'approche de la chambre. La porte s'ouvre dans un grincement, laissant apparaître un large lit. Je m'y dirige sans prêter attention à ce qui m'entoure : ni aux photos accrochées au mur, ni à ses affaires qui n'ont pas bougé depuis, ni aux chrysanthèmes qui ont depuis longtemps flétri. Pas même à l'odeur nauséabonde qui me suit.

"Attention", lui glissai-je en le déposant sur le côté gauche du lit, son préféré. Le matelas s'affaisse sous son poids tandis que ses membres gisent de part et d'autre. Je les saisis doucement et les place sous la couverture, forçant légèrement face à leur rigidité. Je m'assure qu'il soit bien couvert pour qu'il n'ait pas froid, et ne peux m'empêcher de penser à quel point il m'a manqué.

Je m'allonge à côté, ne voulant plus jamais m'éloigner de lui. Je prends délicatement son visage entre mes doigts malgré la froideur qui s'en dégage, j'effleure son front de mes lèvres et, finalement, je lui murmure avec tendresse : "Tu es parfait".